

Une philosophie du maquillage

« L'Art du Maquillage : Entre Vérité et Apparence »

Toutes les images de make up, viennent de mes élèves de l'Academy Make Up For Ever, merci à eux.

Introduction

D'emblée, la philosophie et le maquillage peuvent sembler appartenir à des domaines diamétralement opposés. La première, depuis Platon et même avant, dirige inlassablement ses efforts pour poursuivre et découvrir la vérité intrinsèque du monde, les philosophes se lançant dans une quête insatiable de savoir dans l'espoir d'atteindre une sagesse solide et pérenne. Par contraste, le maquillage est souvent perçu, à tort, comme un outil de dissimulation de la vérité, voire pire, une pratique frivole et superficielle marquée par son éphémérité. Cependant, cette introduction à la philosophie du maquillage vise à démontrer que, au-delà des préjugés, la réalité est bien différente !



Travail de Cynthia GIGANT

Volet 1 : Les mots. Signification et étymologie de maquillage

Le Maquillage : partage une proximité phonétique avec le mot « masque », suggérant parfois un aspect négatif, voire superficiel. Depuis le théâtre antique grec, le masque est utilisé pour cacher l'identité du comédien, lui permettant ainsi de jouer un rôle spécifique. En grec, le mot *prosopon* signifie « masque » dans le contexte du théâtre, mais il désigne aussi la personne, le visage, la face. Le mot « personne » vient du latin *persona*, lui-même dérivé du verbe *personare*, qui signifie « résonner » ou « retentir », et désigne le masque de théâtre équipé d'un dispositif spécial pour servir de porte-voix.

Le visage est souvent perçu comme le lieu de la vérité, une vérité qui, dans notre imaginaire, doit être nue pour être authentique et ne surtout pas avancer masquée. L'expression d'un visage révèle beaucoup sur une personne, sur son humeur. Mais si le maquillage sublime le visage, en quoi cela trahit-il ou cache-t-il les émotions ? Le maquillage ne permet pas d'être un autre ; il s'agit toujours de soi, mais d'un soi embellit, façonné par la volonté et le projet d'apparaître. Emmanuel Lévinas, le philosophe qui a le plus exploré la notion du visage, affirme que « le visage parle, il fait sens, il est déjà discours, il manifeste la présence de l'extériorité ». Une fois maquillé, le visage perd-il de son sens ou de sa vérité ?

En italien, « masque » se dit *maschera*. Comme en français, le terme peut désigner l'action de modifier l'apparence d'une chose dans le but de tromper, d'où des expressions comme « maquillage » d'une voiture volée, d'une affaire frauduleuse, ou de comptes bancaires masqués. Le mot italien pour maquillage, *trucco*, vient du verbe *truccare*, qui signifie « truquer ». En anglais, *make-up* peut aussi avoir une connotation négative, signifiant inventer quelque chose de faux ou créer une illusion.

En français, le mot maquillage dérive du verbe picard *maquier*, qui signifie « faire ». Cette étymologie ne comporte aucune signification négative intrinsèque, elle exprime simplement l'action de faire quelque chose. Cependant, la proximité phonétique avec « masque » donne au mot « maquiller » une connotation de dissimulation.

Cosmétique : malgré une certaine connotation négative, le maquillage appartient à une famille plus large : les cosmétiques. Que dire de ce mot ? Le terme « cosmétique » est dérivé du grec *kosmos*, qui signifie à la fois « monde » et « ordre ». En latin, *mundus* conserve cette richesse sémantique avec le sens de parure ou bijoux. La relation entre ces significations est réciproque : un monde harmonieux et bien ordonné est beau, et la parure met de l'ordre et embellit, transformant un visage ou un corps en véritable microcosme (littéralement « petit monde »), harmonieux et achevé.

Originellement, les cosmétiques ne sont donc pas des travestissements, des faux-semblants ou des artifices, mais une célébration d'une harmonie quasi-cosmique, le parachèvement

d'une forme naturelle. En Grèce antique, un beau collier d'or pouvait être offert à une jeune femme pour lui donner un microcosme achevé à l'image du macrocosme parfait du monde.**

Cette version est plus fluide et corrige les petites erreurs de syntaxe et de ponctuation, tout en améliorant la clarté et la cohérence du texte.

Volet 2 : Art du maquillage et le make-up artist



Comme vu précédemment, l'acte de se maquiller semble souvent revêtir une connotation négative. Cependant, il en va tout autrement lorsque l'on parle de l'art du maquillage ou du make-up artist. Pourquoi ? Sans doute parce que le mot « art » confère une plus grande légitimité à ce qui est parfois perçu comme un acte superficiel. Le mot « art » donne ses lettres de noblesse à toute chose à laquelle il est associé. Nous le savons depuis plus d'un siècle : même un urinoir, un tire-bouchon ou un lapin géant peut devenir de l'art par le simple fait de déclarer : « C'est de l'art ! », surtout si le déclarant jouit d'une certaine notoriété dans le domaine de la culture. Cette déclaration est d'ordre performatif, une notion

développée par le philosophe John Langshaw Austin dans son ouvrage « *Quand dire c'est faire* » (1962).

Origine du mot « art » : Le mot « art » (ars en latin) en grec *tekhnè*. La *tekhnè* signifie la maîtrise, l'habileté, le savoir-faire. C'est grâce à la technique que l'on réalise de manière harmonieuse l'ordonnancement d'éléments dans un cadre donné. Plus lointain encore, le mot « art » vient d'un radical indo-européen *ar* que l'on retrouve dans de nombreux mots comme : arithmétique, aristocrate, artichaut, articulation, artiste, argumentation mais aussi harmonie. Quelle relation entre l'artichaut, l'artiste et l'arithmétique ? *Ar* signifie en indo-européen : ajuster, agencer. Un mot fondamental dans le monde de l'art qui contient cette racine est : harmonie (*armonia* en grec).

Mais dans « harmonie », on discerne aussi « monie », qui vient du grec *monos*, signifiant seul, unique. On comprend mieux pourquoi un couple harmonieux, ou un homme en harmonie, se réalise pleinement : le couple harmonieux est parfaitement ajusté, formant une union unique et parfaite. *Ar* signifie donc ajuster, et *-iste* est un suffixe substantif formant un nom correspondant à un métier, ou à un adepte d'une activité, d'une idéologie, ou d'une

théorie. Comme un pianiste, un machiniste ou un artiste, « -iste » désigne celui qui pratique. L'artiste est donc, à l'origine, celui qui sait ajuster des parties en un tout cohérent.

Le make-up artist procède exactement de cette définition. Il permet aux différents éléments d'un visage d'être ajustés les uns aux autres, faisant triompher l'équilibre et l'harmonie !

Ce qui est frappant, c'est que malgré cette nouvelle légitimité due au make-up artist, la beauté artificielle est toujours mise en concurrence avec la beauté naturelle. Pourquoi ? Qui pourrait dire qu'une sonate de Chopin vaut moins qu'un chant de rossignol ? Ou qu'un beau paysage de Monet vaut moins qu'une prairie en fleurs ? La beauté des œuvres (par définition artificielles) des musiciens et des peintres n'est jamais comparée à celle de la nature. Pourtant, si une femme se maquille, on la suspecte de cacher la vérité de son visage par une beauté artificielle. Alors, si la profession de maquilleur et de maquilleuse est valorisée par les termes « art » et « artiste du make-up », pourquoi l'acte de se maquiller contient-il encore, dans notre culture occidentale, une connotation de frivolité et même parfois de superficialité ? Pour répondre à cette question, regardons ce que le génial philosophe du XIXe siècle, Nietzsche, peut nous apporter.

Volet 3 : Nietzsche : de la superficialité à la profondeur



La pensée grecque a cultivé l'amour des surfaces surgies des profondeurs. Lorsque Nietzsche s'interroge sur les valeurs de la civilisation hellénique, il se tourne d'abord vers l'Olympe : « Ah ! Ces Grecs, comme ils savaient vivre. Cela demande la résolution de rester bravement à la surface, de s'en tenir à la draperie, à l'épiderme, d'adorer l'apparence et de croire à la forme, aux sons, aux mots, à tout l'Olympe de l'apparence. Les Grecs étaient superficiels... par profondeur. » (*Le Gai Savoir*, deuxième édition, 1887).

Ce qui est fascinant dans la pensée de Nietzsche, et plus précisément dans cet oxymore : « Les Grecs étaient superficiels... par profondeur », c'est sa capacité à nous révéler une vision inattendue. « Superficielle » signifie littéralement « sur-face ».

Dans notre culture, imprégnée de platonisme, la surface est souvent associée à la superficialité, comme le maquillage. Une œuvre emblématique de la profondeur de la pensée est « Le Penseur » de Rodin. On y voit un homme mûr, plongé dans une réflexion

silencieuse, méditant sur le monde et sa condition, le dos courbé par l'effort, assis sur un rocher, la main posée sur le menton. Voilà l'exemple parfait d'une œuvre à l'opposé de la légèreté et de la danse, si chères à Nietzsche.

Pour les Grecs, les belles formes de l'art, de la danse et du théâtre étaient essentielles à la vie, leur permettant de montrer la profondeur du tragique inhérent à la nature en perpétuel devenir. Nietzsche ne voit pas, contrairement à Platon, une opposition entre la vérité profonde et la forme superficielle qu'elle peut prendre dans la vie.

Le maquillage, qui ajuste harmonieusement les parties d'un visage, procède, comme la culture des Grecs antiques, d'une sagesse de la surface. La forme achevée et belle que propose un maquillage au visage relève d'une profondeur insondable, celle du tragique de la vie mais aussi celle d'un projet, d'un devenir de l'être. Une femme se maquillant réalise un acte de courage et non de frivolité. Elle se propose, au moyen d'un art qui est par définition artificiel, un projet d'existence à travers son apparence.

Avec le maquillage, les affres du temps, la fatigue ou même un visage disgracieux ne sont pas escamotés ou cachés par les cosmétiques, mais transformés en une belle apparence, car l'apparence puise sa forme dans la profondeur de l'existence.

Volet 4 : Les modalités de l'identité. Le visage, le lieu de l'identité et de la vérité.



Pourquoi le maquillage est-il souvent perçu comme une dissimulation alors que les vêtements, par exemple, ne retirent rien de la vérité de notre être ? Cette question nous conduit à explorer le rapport complexe entre l'identité et la vérité supposée d'un visage.

Il est important de souligner que l'artifice en art est apprécié à sa juste valeur, et la beauté artificielle d'une femme maquillée devrait être considérée de la même manière. Le problème se pose lorsqu'on fait du visage le lieu de la vérité et de l'authenticité. Cependant, la vérité n'est pas la nudité ; au contraire, la vérité d'un être réside précisément dans son projet d'être. Une femme qui se

maquille se donne à voir dans son projet, sa volonté de devenir et de faire apparaître son être. Elle présente non pas une identité fixe, mais une identité ouverte, qui est sincère dans toutes ces modalités esthétiques.

Le mot « mode », Le mot « mode » vient du latin *modus*, qui signifie « manière ». Le maquillage, notre coiffure, ainsi que nos vêtements, sont des modalités d'être. Nous pouvons avoir différentes manières d'être et d'apparaître à nous-mêmes et aux autres. Ces modalités esthétiques montrent que notre identité n'est pas figée mais en constante évolution. Le philosophe Clément Rosset remet d'ailleurs en question la notion d'identité dans son livre *Loin de moi*, affirmant que l'identité sociale est la seule identité réelle, et que l'identité personnelle et fixe n'est qu'une illusion.

Les citations de Hume, Pascal et Françoise Frontisi-Ducroux soutiennent cette idée. Le « moi » que nous pensons connaître n'est qu'un ensemble de perceptions et de traits éphémères qui changent constamment. Le maquillage, loin d'être une dissimulation, est un outil qui permet à une personne d'exprimer ces qualités et de présenter une version d'elle-même qui est en accord avec son identité mouvante.

En somme, la beauté artificielle créée par le maquillage n'est pas une tromperie, mais plutôt une expression de la complexité et de la fluidité de l'identité humaine. C'est une manifestation de notre capacité à nous transformer et à évoluer, et c'est là que réside notre véritable vérité.

Volet 5 : Éthique du maquilleur

L'éthique est dérivée du mot grec *êthos*, qui renvoie à la notion de caractère ou de mode de vie. Dans l'Antiquité grecque, l'éthique est symbolisée par des figures telles qu'Ulysse et Achille. Ulysse est une figure de l'endurance et de la résilience, qui, après une longue et tumultueuse aventure, revient à son point d'origine, sa « maison ». Achille, de son côté, incarne le retour à soi-même, lorsque, dépassant sa colère, il fait un retour « chez lui », « en lui ». Ainsi, *l'ethos* grec suggère une possibilité de quitter et de retrouver son moi, une capacité à être à la fois en soi et hors de soi.



Lorsque nous transposons ce concept à l'art du maquillage, nous pouvons voir que le maquilleur joue un rôle important dans la réalisation de cet *êthos*. Son travail n'est pas



simplement d'embellir le visage de quelqu'un, mais de comprendre le projet de la personne qui se trouve devant lui, de percevoir son désir, son aspiration, sa vision parfois confuse de ce qu'elle veut être et de l'exprimer à travers son art.

Le maquilleur est le peintre des âmes, qui met en lumière les contours fragiles d'un désir confus. Plus il est à l'écoute de l'autre, plus il peut représenter la forme de son identité, tant pour elle que pour la société. Le maquillage est un moyen de rendre visible ce qui est caché en profondeur. Le moi profond est insaisissable, mais ce qui peut être saisi par le maquillage c'est la volonté du moi de s'exprimer, d'exister (ex-ister).

Le maquilleur est un artiste, un peintre qui révèle le visage intérieur et encore obscur, en le portant à la lumière. Son talent permet de rendre visible le vrai

visage de la personne, de la faire exister à l'extérieur, à la surface, sur sa peau. Il est comparable à un peintre qui, en créant une image du monde, permet à celui-ci d'exister, de se rencontrer dans le reflet de son œuvre.

Si le maquilleur crée une image vraie du moi, alors ce dernier peut s'aimer un peu plus. Il est le peintre de l'identité d'une personne, qui permet de rencontrer sa vérité telle qu'elle se cherche. Son rôle est donc moins celui d'un artiste novateur que celui d'un artisan du projet d'autrui.

En conclusion, le maquillage, loin de dissimuler le soi ou la vérité, permet en réalité de se montrer tel que l'on est, non pas en tant qu'être aux contours définis, mais en tant qu'être en devenir illimité. Le moi n'existe que dans le sillon des traces qu'il laisse derrière lui et devant lui. Le maquillage propose sur le visage ce que j'appellerais « le projet d'être ». Grâce à lui, nous exprimons notre aspiration, notre volonté d'apparaître, et nous effaçons ce que la nature a fait de nous. Le maquillage est à l'homme ce que le désir est à l'amour, l'élan vital qui nous permet de nous rencontrer de façon éphémère, intense, afin de montrer à autrui notre vérité profonde en couleurs subtiles, harmonieusement disposées sur notre visage.

Le maquillage nous donne à voir, et c'est aussi la tâche du maquilleur, d'aider une personne à faire advenir son identité profonde à sa surface. Loin de cacher, le maquillage est un moyen de révélation de soi.

Bibliographie

1. Le maquillage, un miroir de l'identité

- Beauvoir, S. de. (1949). Le deuxième sexe. Gallimard.
- Nietzsche, F. (1886). Par-delà bien et mal. Éditions du Domaine Public.

2. Le maquillage comme communication non verbale

- Hall, E. T. (1966). La dimension cachée. Seuil.
- Barthes, R. (1967). Eléments de sémiologie. Communications, 4.
- Chassat, S. (2008). Le corps des philosophes. Bayard.
- Chassat, S. (2010). La barbe ne fait pas le philosophe. Bayard.

3. L'empowerment à travers le maquillage

- Picard, D. (2005). Le maquillage ou l'art du paraître. Harmattan.
- Nietzsche, F. (1887). Généalogie de la morale. Éditions du Domaine Public.

4. L'éthique et l'art du maquillage

- Eco, U. (2004). Histoire de la beauté. Flammarion.
- Lipovetsky, G. (2006). Paradoxes de la beauté. Textuel.

5. L'identité, le visage et la vérité

- Levinas, E. (1987). Ethique et infini. Fayard.
- Ricoeur, P. (1990). Soi-même comme un autre. Seuil.
- Dufrenne, M. (1953). Phénoménologie de l'expérience esthétique. PUF.
- Nietzsche, F. (1878). Humain, trop humain. Éditions du Domaine Public.